

Wolhynien in der Zeit der Gründung erster deutscher Kolonien

Die Anfänge der Siedlung von deutschstämmigen Handwerkern und Bauern in Wolhynien zu Beginn des 19. Jahrhunderts ist zahlreich beschrieben. Wie bei so vielen Wanderungsbewegungen waren die Menschen angetrieben von der Hoffnung auf Arbeit und Existenzsicherung für ihre Familien. Sie vertrauten auf Versprechungen von Unternehmern und Großgrundbesitzern, die ihrerseits auf die Qualifikation und Leistungen neuer Arbeitskräfte angewiesen waren. Die realen Bedingungen, denen sich die Einwanderer dann über die Jahre und Jahrzehnte tatsächlich stellen mussten, dürften oftmals ihre Vorstellungen überschritten, wenn nicht gar enttäuscht haben. Nicht zuletzt bewegten immer wieder die Auswirkungen von Aufständen und Kriegen das Land (Napoleons Russlandfeldzug, Auswirkungen der Polenaufstände von 1830 und 1863 – um nur einige zu nennen) und forderten ihren Tribut, beispielsweise in Form der Verpflichtung zur Ablieferung von Pferden oder Teilen ihrer Feldernten für die russländische Armee. - Ein unruhiges Terrain in einem Landstrich mit häufig wechselnden Herrschaften und Grenzverläufen hatten die Einwanderer sich ausgesucht. Zuweilen wurde ihre Siedlungsentscheidung humoristisch verglichen mit der Situation, die Christian Morgenstern in seinem Gedicht über das Huhn in der Bahnhofshalle skizziert. Zu den wenigen zeitgenössischen Dokumenten aus dem Beginn des 19. Jahrhunderts zählt – neben historischen Zeitungsberichten -

Rigasche Zeitung 21. März 1814

Kowel, im Gouvernement Wolhynien, den 19. Februar.

Seit den letzten Tagen des verwichenen Monats sind unaufhörlich durch den Kowelschen Kreis kriegsgefangene Franzosen, die einst die Garnison von Danzig ausmachten, durchgekommen, und zwar allein bis zum 8ten dieses Monats vier Kolonnen, bei welcher sich 11 Generale, 1 Admiral, 760 Staats- und Oberoffiziere, und 5664 Unteroffiziere und Gemeine befanden. Nach der wohlthätigen Verfügung der Regierung erhalten sie alles Nöthige vollauf. Auf ihrem Durchmarsche begegnen sie überall Parteien frischer russischer Krieger, welche auf das Feld der Ehre eilen, um den Ruhm mit den alten Kriegern zu theilen. Auch sehen sie fast auf jedem Schritte zahlreiche Transporte von Remontepferden, die zur Reserve-Armee gehen. Alles dies setzt sie in Verwunderung, und sie gestehen öffentlich, daß sie sich nie in Rußland einen solchen Ueberfluß nicht nur allein zur Abwehr, sondern auch zur Niederlage der Feinde, welche wagen, die Ruhe der Einwohner dieses Reichs zu stören, hätten vorstellen können. Den 7ten ging auch der französische General Rapp, der die Garnison in Danzig kommandiert hat, durch diese Stadt.

beispielhaft der Tagebuchbericht eines Franzosen, der als Kriegsgefangener 1813/1814 Wolhynien durchzogen hat. Er skizziert die Eigenarten der Landschaft und die gesellschaftlichen Strukturen – geprägt von mächtigen Gutsherren und abhängigen, armen Bauern. Im Detail folgen Beschreibungen von Beobachtungen und Begegnungen in verschiedenen Städten, in denen der Trupp bei einzelnen Marschabschnitten Quartier nimmt, z.B. Ratno, Kowel, Luzk, Klewan, Meschyritschi, Korzec, Ostrog, Dubno, Novograd-Wolynsk, Shitomir.

Nachfolgend ist eine Abschrift des entsprechenden Kapitels (in französischer Sprache) aus: Casimir Stanislas d'Arpentigny (1791-1861) **Voyage en Pologne et en Russie par un prisonnier de guerre de la garnison de Dantzick en 1813 et 1814.** Paris 1828 (S. 97 - 127)¹

¹ Out of copyright, non commercial use only; online: http://digital.onb.ac.at/OnbViewer/viewer.faces?doc=ABO_%2BZ184026108
Rechtschreibung aus der Vorlage übernommen; Irrtum der Abschrift vorbehalten

La Volhynie

Ce pays, qu'on appelait autrefois le garde-manger de la république, était une de ses plus grandes provinces. Il fait actuellement partie de la Pologne russe, ainsi que la Lithuanie, la Polésie et la Podolie, vastes contrées en proie au despotisme tracassier d'une foule de brouillons subalternes accourus en charettes du fond de la Moscovie.

La Volhynie, comme le royaume de Pologne, offre des forêts immenses sans habitations, et des plaines non moins vastes sans bouquets d'arbres et sans mouvemens de terre. Le jardinage y est pour ainsi dire inconnu, mais elle nourrit les troupeaux estimés; elle renferme des pâturages où paissent des bœufs d'une taille énorme. Le Borysthène, qu'ombragent vers le midi de longs rideaux de peupliers et de plantanes, l'Horin, le Prypée, dont les bords sont couverts de mélèzes, de sorbiers et de sapins; la Ster, l'Orisa, et un grand nombre d'autres rivières qui l'arrosent, lui fournissent d'excellent poisson, et donnent de la grâce au paysage, en dessinant çà et là d'immenses rubans d'azur. Ses forêts, où l'on ne rencontre ni ronces ni broussailles, où l'on respire un air parfumé, dans lesquelles on pénètre comme sous de vastes colonnades, abondent en toute sorte de gibier. Mais les petits oiseaux, soit que la verdure sombre des sapins les effraie, soit au cause de la longueur des hivers, n'y font jamais entendre leurs chants. En revanche, des lacs d'une étendue médiocre, offerts comme des coupes à la soif des élans, des ours, des cerfs, des sangliers et des loups que ces forêts nourrissent, s'étendent en larges miroirs au fond de leurs retraites. J'ai vu, sur les rives charmantes de ces lacs, des meutes du châtelain fatigué se traîner harassées sur la mousse parsemée de petits champignons de couleur de rose. Nous venions dans ses solitudes chercher le silence et le recueillement; nous y trouvions des chasseurs entre deux vins, chantant sous de vieux bouleaux; ils nous conviaient à leurs orgies, et nous ajournions poliment les méditations philosophiques.

La Volhynie faisait autrefois partie du pays des cosaques kakol, c'est-à-dire des chevriers à houpe, le mot cosaque signifiant chevrier, et le mot kakol, houpe. Ces peuples possédaient aussi la partie orientale de la fertile Ukraine; ils étaient pasteurs et nomades comme les Tartares, dont leur physionomie rappelle tous les traits. Ils portaient une tunique assujettie avec une ceinture couverte de dessins chinois; ils laissaient croître leur barbe, et leur tête, entièrement rasée, à l'exception du sommet, offrait, comme celle des Japonais, une houpe qu'ils avaient soin d'enduire de graisse et de terminer par une tresse bien luisante qu'ils ramenaient derrière l'oreille. Leurs armes étaient l'arc, la lance et le sabre; ceux de ces cosaques qui habitaient la Volhynie furent, à l'exception de quelques individus, entièrement détruits par les Polonais. Les descendants des survivans, fidèles aux mœurs de leurs pères, en conservent aussi le costume. On assure que leur nombre au lieu de s'accroître diminue tous les jours; quelques-uns servent à table chez de riches barons, qui se plaisent à leur faire remplir cet office sous un vêtement dont la splendeur étrangère ajoute à l'éclat de leurs maisons.

Il n'y a point de condition pire que celle des paysans volhyniens: les barons peuvent les fouetter, les louer ou les vendre comme le plus vil bétail. Ce régime les a tellement abrutis qu'il ne leur reste plus de l'homme que la figure. Des seigneurs, meilleurs économistes, on voulu les tirer de leur inertie stupide par l'attrait des commodités de la vie, mais il n'était plus temps: ils ont bravement bouché les cheminées et renversé les lits qu'on avait fait construire et dresser dans leurs cabanes: à plus forte raison ont-ils repoussé les innovations dont ils ne devaient tirer aucun profit, comme les nouvelles méthodes de culture, par exemple. Ainsi les barons atteints dans leur avarice, recueillent le juste prix de leur inhumanité.

Leurs idées religieuses sont celles de la populace des autres États catholiques romains où l'Église est très-influente, comme en Espagne, en Irlande et à Naples, c'est-à-dire celles de ce qui existe de plus dépravé sur la terre. Du reste, ils sont paisibles et inoffensifs, et tellement habitués aux mauvais traitements de leurs seigneurs, qu'ils tremblent et s'humilient devant toutes les personnes qui leur paraissent d'un rang supérieur au leur. La vie qu'ils mènent est la plus triste et la plus monotone qu'on puisse imaginer; ils ne sont démonstratifs que dans l'ivresse, et, dans cet état, on les voit passer sans gradation de la plus grande joie à la plus grande tristesse, mouvemens qu'ils n'éprouvent ni à la naissance d'un fils ni à la mort d'un

père; car, pour ce qui est de ces choses, ils semblent penser que c'est au baron qui les compte dans son mobilier à s'en affecter.

On a dit du pourceau qu'il n'a d'intelligence qu'autant qu'il lui en faut pour l'empêcher de pourrir; je crois que, toute proportion gardée, on ne pourrait dire autant de ces pauvres gens, dont les yeux et les traits n'offrent guère d'autre expression que celle d'une animalité sans idée.

Il existe pourtant dans ces têtes des semences de fanatisme dont l'Église, à l'occasion, pourrait tirer parti.

Journal

RATNO, petite ville en bois: les juifs y ont des magasins en briques et une synagogue d'une structure passable; du reste, c'est un lieu fort misérable, mais aussi c'est une starostie; or, on appelle ainsi les villes données par le czar à tel ou tel individu dont il veut récompenser les services. Comme ceux que en jouissent n'ent peuvent transmettre la possession à leurs héritiers, ils s'attachent à en tirer le plus d'argent possible, sans se mettre en peine, la moitié du temps, de l'entretien des temples, des chaussées, des bazars, ni de quoi que ce soit, bien que cet entretien entre le droit dans les conditions de l'investiture. Aussi, malgré le triste spectacle qu'offrent en général les villes polonaises, est-il encore aisé de reconnaître, à un certain surcroît de laideur additionnelle, celles qu'on a érigées en starostie.

On achevait de rebâtir KOWEL quand nous y arrivâmes: cette ville avait été brûlée un an auparavant; elle peut contenir de quinze à seize cents familles, presque toutes juives. Nous en partîmes le 20 février, emportant avec nous les imprécations d'une figure orangeuse qui, du fond de ses larges favoris, nous reprochait l'incendie de Moscou et le viol de sa marraine: ce reproche nous fit beaucoup rire.

Nous rencontrâmes à quelques pas de là un prêtre de la religion grecque: il revenait d'un enterrement d'où il rapportait une cruche d'eau-de-vie. Sa présence causa dans l'escorte une rumeur de mécontentement; les officiers s'inclinèrent devant lui, mais les soldats se hâtèrent de cracher trois fois par-dessus leur épaule gauche. Nous demandâmes à quelle fin; s'était, nous répondit-on, pour conjurer les malheurs dont, selon le peuple russe, la rencontre d'un pope est toujours l'infaillible augure. Les prêtres grecs se sont fort multipliés en Pologne depuis le démembrement; mais cette circonstance indique seulement les progrès de la population russe, car les Polonais sont trop attachés à leur croyance pour songer à changer d'Église.

Les popes ne peuvent exercer leur ministère que mariés; veufs, ils doivent embrasser la vie monastique, ou, s'ils veulent former de nouveaux liens, renoncer aux ordres.

Propagateurs ardents de recettes mystiques, de contes merveilleux et de simagrées, il ne s'adressent qu'à l'imagination du peuple dont ils pervertissent à loisir le bon sens et les lumières naturelles; et si la barbarie, par de semblables moyens, se maintient dans nos campagnes malgré l'effort de nos villes, si les hurlemens retentissent jusqu'aux portes de notre savante capitale, qu'on juge de la profondeur de ses racines dans un pays où tout favorise ses développements.

Le 22, on nous logea douze officiers dans une hutte de six pas de long. Le village appartenait à un baron que nous surprîmes sciant du bois tandis que sa femme lavait du linge. Ils avaient naguère entermé leur vieil épagneul sous l'ombrage; et ces manières, dignes à la fois des temps de Céladon et d'Ulysse, reparurent au dîner, où l'on nous servit une jatte de lait et un cochon entier rôti.

Le 23, même logement que la veille, mais dans un village assez considérable. Nous eûmes le soir la visite de deux cosaques de mauvaise mine, et la nuit on nous vola un sabre. En regardant par le coulisseau qu'on avait entr'ouvert du dehors pour commettre le larcin, nous vîmes dans la campagne briller, au clair de la lune, une petite croix de cuivre de la forme de celles que portent à leur coiffure les cosaques irréguliers. A cette marque nous reconnûmes en quelles mains notre bien venait de tomber, et nous comprîmes que nous devions lui dire un éternel adieu. Cependant nous allâmes au château nous plaindre au major russe;

mais nous accompagnâmes notre récit de tant de réflexions plaisantes, que le juge et les plaignans ne songèrent bientôt plus qu'à rire aux éclats de cette aventure.

Le châtelain, homme de bonne humeur, nous retint à dîner, et voulut, avant le repas, nous instruire des procédés de la justice polonaise dans les affaires de peu d'importance. Quand, par exemple, un paysan est accusé de vol, le juge peut l'absoudre sur la foi de son serment; mais il peut aussi lui faire subir la bastonnade en forme de question.

Nous eûmes au dessert la visite du sénéchal du district; cet administrateur avait, comme notre hôte, beaucoup voyagé. Il nous dit, entre autres bonnes chausures, qu'il pensait qu'un vieux magistrat, dans les causes où il s'agissait de crimes suscités par l'amour, devait juger avec ses souvenirs plutôt qu'avec son expérience; que l'effet le plus funeste de la conquête, dans le pays conquis, était l'anéantissement de l'esprit de parti, lequel, s'il restreint les idées, leur fait du moins gagner en force ce qu'elles perdent en étendue; sans compter que l'intelligence des intérêts d'une faction est plus à la portée des hommes en général que celle de ceux d'un grand État; et quand l'esprit de parti, source féconde d'amour et de haine, d'efforts et de mouvement, ne servirait qu'à bannir de la société l'indifférence en matière de politique, il devrait être encore regardé comme un grand bien. Nos jeunes Polonais, poursuivis par le sénéchal, influencés aujourd'hui par des idées contradictoires, ne se reposent plus sur tel ou tel principe qu'en attendant; et, non moins inhabiles à démêler le bon de son contraire que le juste de l'injuste, il se croient heureux au malheureux, bons ou mauvais citoyens sur la foi d'autrui; tandis qu'autrefois, c'est-à-dire avant le démembrement, l'esprit de parti déterminait des idées de bonheur, de civisme, et de vertu, qui donnaient aux caractères une couleur décidée et une vigueur admirable.

Il nous dit encore que chez bien des gens l'esprit avait d'autres habitudes que le cœur; que ceux-ci avaient à la fois l'esprit gai et le cœur triste, et ceux-là l'esprit triste et le cœur gai. Les Français ont l'esprit plus gai que le cœur, et les Allemands le cœur plus gai que l'esprit, les Anglais pensent et sentent tristement, et les polonais gaîment, etc., etc. La conversation ayant encore changé de direction, le châtelain nous raconta qu'au second siège de Saragosse, des grenadiers polonais, irrités de la résistance opiniâtre des Espagnols, se firent descendre un à un avec des cordes dans un souterrain où s'était réfugié le reste, encore armé, des habitans et des défenseurs d'un faubourg qu'on venait d'enlever à la baïonnette, s'exposant ainsi au danger le plus imminent pour avoir le plaisir de se baigner dans le sang de leurs ennemis. Enfin, notre hôte et le sénéchal, réunissant leurs forces pour répondre à quelques réflexions critiques dont leur patrie avait été l'objet, nous dirent qu'ils trouvaient étrange que chez un peuple aussi passionné que le nôtre pour l'égalité, les diverses classes de la société offrissent entre elles, sans qu'aucune loi somptuaire en imposât l'obligation, des nuances aussi tranchantes; c'est, ajoutèrent-ils avec un peu d'humeur, que les Français, sans enthousiasme et sans indépendance dans l'imagination, on essentiellement les mœurs de leur état; et de là autant de classes rangées chacune sous une étiquette distincte, et marquées par un langage, des idées et des habitudes différentes, que de métiers et de professions. Il n'en est pas de même en Espagne, par exemple, où la civilisation est née, comme en Grèce, de la poésie et de la liberté; où l'exercice de quelque art que ce soit n'absorbe jamais toutes les facultés d'un individu, où la sobriété et le défaut de population empêchent les classes inférieures d'être à la merci des autres; où les formes du langage ont les mêmes dans tous les rangs; où d'égaux prétentions à la noblesse étendent et fortifient les idées d'égalité; où l'Église, dont le personnel est tiré du bas peuple, qui participe par cette voie aux honneurs et aux richesses de l'État; où le système municipal, dont les formes sont éminemment républicaines, nivellent plus efficacement les hommes que le système politique suivi en France; et où enfin, par ces diverses raisons, les mœurs et le ton se règlent sur un type général à l'usage de toutes les classes; aussi est-il très difficile dans ce pays de distinguer une femme de chambre d'une duchesse; et un artisan d'un prince, ce qui est à la louange du peuple, sinon à celle des classes supérieures. (1815)

KLIWAN renferme une population juive; on y voit une citadelle bâtie depuis plus de trois cent ans, qu'on a réparée en 1736, et qui aujourd'hui tombe en ruines. Sur les fondations de la partie détruite, on a construit,

pour l'intendant du seigneur auquel la ville appartient, une maison de mauvaise goût. Il y a un étang et des moulins dans les environs.

LUCKO, où avec les maladies de peau triomphent l'amour de l'usure et la haine des balais; Lucko, où végète une pâle et sordide populace, n'est guère qu'une longue rue pleine d'ornières et de merciers nasillards. Les juifs y spéculent ouvertement sur la luxure et l'ivrognerie; mais on leur doit cette justice, qu'ils ne perdent rien de leur gravité, ni sous le thyrsé ni sous le caducée. Ils nourrissent des chèvres qu'on voit errer çà et là, et des pies qui vont sautillant sur le devant des boutiques, en appelant le passant par le cri habituel de leurs maîtres qu'elles imitent quelquefois parfaitement. La ville, bâtie sur la Ster, est le siège d'un évêché; elle possède un vieux château carré qui sert aujourd'hui de prison, et dont quatre tours tapissées de lierre défendent les angles. Nous pensâmes nous faire une affaire avec un scribe russe qui voulait nous contraindre à ôter notre chapeau devant un écusson aux armes de l'empire qu'il avait jugé à propos d'exposer à la vénération des passans. Quelques détachemens furent dirigés vers MEDZYRZO, ville assez jolie dont chaque maison est, comme à Kliwan, orné d'un petit porche soutenu par deux colonnes de briques; elle appartenait à un comte riche de plus de vingt millions de florins, qui mourut quelques mois après notre passage. On l'enterra dans une église qu'il avait fait construire pour cet usage. Son palais, ses jardins, ses trésors, passèrent à des collatéraux ricaneurs et goguenards qui lui firent gaîment brailler une messe par le clergé de Lucko, auquel on donna 6.000 florins pour ses peines, et une voiture attelée de six chevaux dont l'évêque s'empara. Pendant quatre jours, plus des six cents personnes furent régalingées dans le château, qui, durant ce temps, ne cessa de retentir du bruit des instruments de musique et des éclats de rire des convives. Enfin, on évalua à 60.000 florins, y compris le salaire des pleureuses publiques (car nos héritiers n'étaient pas sans entrailles), les dépenses de cet enterrement.

*Un jour ton héritier, plus heureux et plus sage,
Fera de tes trésors un magnifique usage,
Répandra ces flots de vins vieux
Qu'avaient sous cent verroux conservés d'âge en âge
Les soins de tes aïeux.*

(HORACE, traduction de La Fare)

L'apothicaire de Medzyrzo, ayant négligé depuis huit ans de faire un présent au sénéchal du district, se vit tout-à-coup accusé par ce magistrat d'avoir vendu des marchandises prohibées, et en conséquence il fut révoqué. Je ne sais s'il rentra dans la classe des paysans; mais ces catastrophes sont fréquentes, et plongent dans le désespoir des familles dont la sensibilité était devenue plus exquise par les jouissances d'un luxe relatif, et par des rapports journaliers avec les classes supérieures.

KERZEC, à vingt-deux werstes de Medzyrzo, renferme une place circulaire parfaitement nivelée et très-régulière; elle appartenait, il y a seize ans, à un prince dont les possessions s'étendaient à dix lieues à la ronde. Nous eûmes affaire pour les logements à un intendant qui, ayant beaucoup voyagé, nous offrit la ressource d'une conversation solide et variée. Il avait commencé le pavage de la ville au moyen d'une rétribution annuelle de deux francs par chef de famille. Vers le soir il nous conduisit chez M. Pétion, Français né à Sèvres, auquel on a confié la direction d'une manufacture de porcelaine et de faïence; mais cet établissement, aussi bien qu'une fabrique de draps de nouvelle création, ne promet pas de prendre de grands développemens. La main-d'œuvre y est plus chère qu'en France, et les produits, loin d'offrir des bénéfices, couvrent à peine les dépenses. La manufacture de draps marche au moyen d'un moulin à six tournans. Non loin, se montrent çà et là quelques vestiges d'anciennes fortifications.

M. Pétion nous assura que les Français ne sauraient jamais utiliser les esclaves que les barons, dans une velléité de libéralisme, mettent à la disposition des artistes étrangers. Ils sont tellement abrutis, qu'il faut avec eux pousser la sévérité jusqu'à la cruauté, et ne leur commander jamais qu'un nerf de bœuf à la main. Les barons exigent de ceux qu'ils louent une forte capitation dont la charge tombe naturellement sur les

manufacturiers qui les emploient. Ajoutons à cette dépense celle de la nourriture; de l'entretien et de la paye de ces rustres, les gages toujours très élevés des contre-maîtres et des ouvriers allemands qu'on n'attire dans ces contrées qu'à force de sacrifices; le prix exorbitant, dans un pays sans crédit, des drogues et des matières qui viennent de l'étranger; les frais de transports dans les espaces immenses sur les chemins impraticables; les avaries, les intérêts usuraires des banquiers juifs, etc., etc.; qu'on réfléchisse, veux-je dire, à ces désavantages, et on ne s'étonnera point du peu de progrès de l'industrie en Pologne.

Il n'y a presque que des juifs à Kerzec. Ces individus, depuis le massacre que leurs coreligionnaires de Wilna ont fait des malades et des blessés de la grande armée, lors de la retraite de Moscou, sont devenus chers et agréables aux Russes établis en Pologne. Ils n'ont qu'une occupation, ils ne connaissent qu'un plaisir, ils ne sentent qu'un besoin, celui d'accumuler de l'argent. Tel était entre autres le secrétaire de l'intendant: au sortir du bureau, madame, sans égards pour sa barbe, le faisait travailler à ses garnitures de robe, d'après les dessins de notre journal de modes, feuille extrêmement répandue, et qui explique la manière toute française dont s'habillent dans ce pays les femmes de condition.

Nous logeâmes le 26 dans une gentilhommière de peu d'apparence. Le propriétaire se trouvait à Kiow pour un procès que lui avaient intenté un grand nombre de jeunes filles de ses terres qu'il avait violées. Il le perdit; mais il en fut quitte pour une amende de trois mille roubles au profit de l'empereur; les jeunes filles furent renvoyées sans dépens.

Dans cette demeure commandit en l'absence du satyre un Français d'un tour d'esprit fort plaisant. Il nous conta sa très singulière histoire. „Sa mère, bourgeoise d'un rare mérite, à laquelle les connaisseurs reprochaient qu'un peu trop de ventre, l'avait nourri de son propre lait; elle avait encouru l'amour d'un odieux gentilhomme qui, tour à tour poète, ferrailleur et maquignon, l'avait comprise au Pinde, à la foire et dans vingt cafés, etc., etc.“ En achevant, il nous mit au fait que quelques coutumes locales que nous ignorions encore; j'en citerai quelques-unes. Dans les grandes maisons le principal repas est précédé d'une espèce de goûter préparatoire, consistant en poisson mariné, en viandes salées et apéritives, en fruits confits, et en vins secs de France et d'Espagne. Les nobles à chemises se contentent pour s'ouvrir l'appétit d'un grand verre d'eau-de-vie. Aux dîners d'apparat, on fait circuler un bol contenant deux pintes environ qu'il faut vider d'un trait, à la santé de la maîtresse de la maison. On appelle ce bol, la coupe nuptiale.

Quand nous nous séparâmes, notre homme nous conseilla de ne pas ménager les calembourgs et de feindre une étourderie bien bruyante, si nous tenions à passer pour des gens d'esprit chez la plupart des châtelains.

OSTROG est une ville sale, noire, boueuse, mal bâtie, mais peuplée et commerçante. La grande place, environnée de baraques chancelantes, soutenues par des jambes de force, est le lieu où se tient le marché aux grains. Cette ville est assise sur l'Horin et offre des restes de fortifications. Son nom signifie forteresse. Elle a dû être autrefois, d'une grande importance; mais comme toutes les villes de la Pologne, elle est tombée à mesure que l'esclavage de la nation s'est accru. (...)

Nous fîmes notre entrée à NOVOGROD-VOLINSKI le 6 mars. C'était un jour de marché. Nous trouvâmes la ville pleine de bestiaux, et de tréteaux chargés de poisson salé. Il y avait autour du bazar lequel est circulaire et bâti en briques, des barbes blanches qui vendaient des lièvres dépouillés. Un lièvre ici ne coûte que deux sous sans la peau, la chair en étant interdite aux juifs par leur religion.

On versait dans les auberges du vin de Moldavie que les barons buvaient à petits coups et savouraient avec sensualité. Ils étaient tous d'une haute taille; et on démêlait dans leurs traits généralement fort beaux, plus de franchise et de contentement d'eux-mêmes que d'intelligence et d'esprit. Ils s'exprimaient naturellement, et, quoiqu'ils vissent qu'ils étaient l'objet de nos observations, ils conversaient entre eux et avec nous sans la moindre affectation; car, quoiqu'ils tiennent fortement aux privilèges attachés à leur position sociale, ils n'ont pas la manie si chère à nos hobereaux de charger le rôle de noble. À la vérité, personne ne songe à les éclipser par des prétentions rivales, ce qui arrive en France à la noblesse,

qu'environne de toutes parts une classe moyenne, pleine de lumières et d'ambition. Du reste, nos barons, fort énergiques dans l'expression des idées extrêmes, nous parurent communs et plats dans celle des idées moyennes, ce qui nous éclaira sur le degré de culture de leur esprit. Le juif qui les servait, et dont les traits fins et déliés étaient ombragés de longues boucles flottantes de cheveux noirs, nous parla de leur penchant secret à la crapule, et de leur morgue hautaine dans leur rapports avec leurs inférieurs: ainsi leur orgueil qui leur défend de s'humilier, ne leur défend pas de l'avilir.

Deux juges, car c'est à Novogrod-Volinski que se tiennent les tribunaux du gouvernement de Zitomir, se promenaient, non loin de la cohue, habillés de pelisses galonnées, et suivis d'un traîneau remplis de jolies femmes, avec lesquelles nous échangeâmes des regards, de part et d'autre, assez coquets.

Mais, à propos de tribunaux, rapellerai-je qu'autrefois, en Pologne, on arrachait les dents à quiconque était convaincu d'avoir fait gras en carême; qu'un calomniateur était condamné à se mettre à quatre pattes, et à aboyer pendant un quart d'heure comme un chien; qu'un homme surpris en adultère était cloué contre une muraille par l'instrument de son crime, et qu'on mettait près de lui un rasoir avec lequel il était maître de se procurer la liberté. On a perdu aujourd'hui jusqu'au souvenir de ces lois bizarres et atroces.

Le 10, nous arrivâmes à ZITOMIR, capitale de la Volhynie. Elle peut contenir de quatre à cinq mille âmes, et n'offre rien de plus magnifique que les villes dont nous avons déjà parlé. De la grande place partent plusieurs rues, dont deux seulement sont alignées; et tant bien que mal pavées. Le reste est un amas d'échoppes éparses çà et là sur un sol tourmenté. Nous allâmes au bazar; il est en bois, couvert en chaume, et ressemble à une halle de village. L'église est neuve, peinte en blanc et jaune, avec des saints de bois de sapin, dont les bottes et les ornements sont dorés. L'hôtel du gouverneur, qu'on dit passablement meublé, n'a rien à l'extérieur que de commun. Les petites rues qui environnent l'église, plus silencieuses que le quartier des juifs, sont habitées par des familles les plus distinguées du lieu.

On ne trouve ici d'autres artistes que ceux que la disette et le dénuement y ont envoyés des pays étrangers. Nous y rencontrâmes un Auvergnat qui, pour vivre, communiquait à tant par mois son idiome de chaudronnier; un naturaliste allemand qui nous offrit de nous lire un ouvrage en trois gros volumes qu'il venait de composer sur une mouche; un maître de danse parisien, et un peintre de je sais quel pays. Nous vîmes chez ce dernier deux grands tableaux traités à la manière des Boucher, des Coypel et des Vanloo: le premier représentait S. M. Catherine II. habillée en Pallas, poudrée et tenant à la main un sceptre; Louis XV occupait le second cadre, et le peintre, qui, dans l'autre, n'avait omis ni les pierreries ni les fanfreluches, s'était bien gardé de dépouiller le roi très-chrétien de sa cuirasse de taffetas gorge de pigeon. Le maître à danser nous assura que les châtelaines des environs s'occupaient beaucoup de vers et de musique. C'était un jeune homme pâle et fluet, d'une imagination inquiète et romanesque; il ne nous parut pas émerveillé de sa position.

Cette ville est fréquemment honorée de la présence des barons du voisinage. On dit que, vêtus de riches habits de fantaisie, ils y donnent de temps en temps des bals magnifiques. Nous vîmes des dames habillées à la française, auxquelles un orfèvre juif montrait des diamans et des perles. On avait jeté sur le dos de leurs chaises de belles fourrures blanches, pour qu'elles pussent y appuyer leurs bras plus commodément. Le soir, la musique du gouverneur vint jouer sur la place, elle fut environnée d'un cercle de juifs taillés en quenouille, dont les soutanes ridiculement étroites et fendues par devant, étaient boutonnées avec de petits grelots d'argent. Derrière eux se haussaient sur la pointe de leurs pieds nus, de grandes filles dont les joues vermeilles et les formes relevées contrastaient vivement avec la maigreur et la pâleur des enfans d'Israël. Cependant les pavillons chinois, les seuls instruments que la foule nous permit d'apercevoir, semblaient secouer des sons harmonieux. De jeunes et jolies baronnes qu'avait sans doute attirées à Zitomir le bruit de notre arrivée, allaient et venaient, brillantes du coloris des anges. On voyait reluire au soleil les touffes de plumes de coq des officiers russes, dont les mains couvertes de diamans faux étaient sans cesse occupées à écarter de longues mèches de cheveux roulées au fer; et l'élégance de la parure des femmes, et le mouvement imprimé à la foule par la musique, réveillèrent dans nos cœurs le souvenir de la patrie.

On voit, à Zitomir une pharmacie, un luthier, quelques horlogers, un ou deux billards publics. L'esprit y est singulièrement polonais, et le gouvernement singulièrement russe; ce contraste procure un grand débouché aux injures et aux coups de bâton. Les juifs s'y plaisent, quoique rançonnés par les employés moscovites qui les traitent à la manière des cadis. Il faut croire qu'ils trouvent à se refaire avec les barons et le peuple.

La Volhynie, plus éloignée des nations policées de l'Europe que le royaume de Pologne, est aussi moins civilisée que ce petit État. Point de villes, point de manufactures, un engourdissement léthargique. Elle expédie ses grains et ses productions par le Borysthène, et les échange contre de l'or, avec lequel elle tire de l'Allemagne les choses de luxe et de nécessité qui lui manquent.

(Abschnitt Seite 242 f)

DOUBNA, dans le gouvernement de Zitomir, offre plus de ressource que la ville de ce nom. La rue principale est alignée et ronée d'arcades en bois. Des fortifications qui autrefois défendaient la ville, il ne reste plus que les portes. La citadelle tombe aussi en ruines. Elle est entourée d'eau, sourcilleuse, draßée de lierre, et peuplée de corneilles qui décrivent autour des créneaux des lignes circulaires. Le bazar, humide et malpropre, est construit en briques et pavé. Nous nous arrêtâmes devant un nid de cigognes si respectés des habitants, que les enfans mêmes ni songeaient pas à les troubler dans leurs graves amours, quoiq'elles ne fussent pas absolument hors de leur portée.

Nous repassâmes le 13 par Kowel, chef-lieu de district, puis Ratno et Brzescie, dont j'ai déjà parlé. (...) Nous longions ainsi la Pologne russe, en remontant vers le Nord, pour atteindre Bialystok, par où devaient passer tous les prisonniers français.